

Marco MODENESI, dans sa très belle étude sur le roman *L'été de l'île de Grâce* de Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA, cite l'essai de Ferenc FODOR, "L'imaginaire de l'épidémie", proposant "le modèle auquel ont recours les fictions qui abordent ce sujet: 'la peur, l'angoisse qui accompagnent l'apparition de la maladie, l'augmentation du nombre des décès, l'accumulation des cadavres [...], la banalisation de la mort, les fosses communes, la puanteur omniprésente, les recherches de boucs-émissaires et la disparition de la maladie'". Ce sont les données d'un schème incontournable que nos lecteurs vont retrouver, au fil des pages, dans cette livraison de *Ponts*, qui propose la représentation de l'homme confronté à des situations parmi les plus démesurées et anormales (mais combien récurrentes) de l'existence et de l'histoire, le malheur extrême des épidémies.

Il s'agit, bien évidemment, d'une thématique épineuse, que notre revue ne pouvait pourtant pas esquiver, car – depuis la nuit des temps – l'humanité a été obligée de se confronter au fléau des épidémies et à réfléchir sur leur sens et sur leurs conséquences, en devenant également matière de méditation éthique et esthétique.

Comment ne pas évoquer (avec Valerio BINI) Œdipe et la terrible épidémie de peste qui sévit à Thèbes? Et comment ne pas rappeler à la mémoire tous les auteurs et les œuvres que cite Francesca PARABOSCHI, dans l'ouverture de son étude, ou – pour nous limiter à la modernité – comment ne pas insister au moins sur *La peste* d'ALBERT CAMUS, l'épidémie de cécité dans *Ensaio sobre a cegueira* de José SARAMAGO ou sur le navire hollandais duquel Gordon Pym espère la délivrance, et qui au contraire n'a plus pour équipage que des cadavres en putréfaction, ou encore sur le poème de Coleridge, *The Rime of the Ancient Mariner*?

Ce dernier chef-d'œuvre n'arrête pas, au reste, de hanter l'imaginaire des écrivains, s'il constitue – comme le relève dans ces pages Vidoolah MOOTOOSAMY – l'intertexte des *Tortues* du romancier mauricien Loys MASSON.

L'univers francophone n'est pas insensible à cette thématique, comme le prouvent les cas exemplaires étudiés dans ce numéro de notre revue; lequel s'ouvre sur un double volet, en opposition binaire: d'une part on rapporte la vision mythique et sacrée de l'épidémie (il s'agit de la variole) analysée par Mahougnon KAKPO, critique littéraire et anthropologue béninois, dans son étude sur le Vodun Sakpata de la littérature orale sacrée du golfe du Benin, "Maître de la terre et gouverneurs de plusieurs maladies", qui utilise la variole "comme une arme pour punir les malfaiteurs"; d'autre part, le géographe africaniste Valerio BINI aborde la réalité urbaine d'Afrique (de l'AOF plus particulièrement), avec la naissance du quartier de la Médina à Dakar et la terreur des épidémies utilisée comme moyen de ségrégation urbaine qui, née en époque coloniale, n'arrête pas de se répéter dans les politiques contemporaines de développement urbain. Vision poétique et sacrée, vision politique et profane des épidémies, vont se mélanger et se fondre dans l'imaginaire collectif et dans les œuvres littéraires analysées dans les essais qui suivent.

Le SIDA qu'évoque Valerio BINI dans sa terrifiante quotidienneté, en le mettant en relation avec la problématique de l'espace ségrégué des villes sud-africaines, est au cœur de l'étude de Jada MICONI qui – en allant contre l'opinion diffuse d'une faible présence de cette épidémie dans les littératures africaines – offre "un aperçu des représentations romanesques de cette maladie dans la littérature africaine francophone"; certes, dans le corpus étudié le SIDA ne constitue pas le thème structurant, mais son caractère épidémique est bien évident, ainsi que les peurs, les préjugés, les silences qui entourent cette maladie-tabou.

Mais à côté du SIDA, les maladies épidémiques sont nombreuses et il suffit de lire (après l'ouverture de Valerio BINI) l'article de Cristina BRANCAGLION, consacré à un approfondissement pointu des données lexicographiques panfrancophones et des diatopismes concernant les maladies contagieuses, pour en construire une très longue liste, où pourtant quelques-unes, plus répandues que les autres, plus dévastatrices, plus néfastes que les autres, s'enracinent davantage dans la mémoire et dans l'imaginaire universels: peste, fièvre jaune, lèpre, choléra, typhus, variole... Ces deux dernières maladies sont au cœur de quelques études que

j'ai déjà évoquées; il s'agit avant tout de l'épidémie de typhus sévissant parmi les immigrants en quarantaine à l'île de Grâce, dans le Golfe du Saint-Laurent, que met scène le roman de Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA; Marco MODENESI, qui suit pas à pas les horreurs de la tragédie collective représentée dans "la captivante narration du roman", y reconnaît – à côté de sa rigoureuse valeur historique – une signification symbolique: l'effondrement du rêve d'une Amérique "terre [...] de bonheur"; de même, en analysant *Les Tortues* de Loys MASSON, Vidoolah MOOTOOSAMY offre l'interprétation métaphorique de l'épidémie de variole noire qui sévit sur le navire *Rose de Mahé*, signe de "l'inéluctable inhumanité de l'Homme" et mise en scène de "la mort même de Dieu".

Mais le pouvoir symbolique des épidémies est tel, qu'on arrive même à en inventer de nouvelles, tout à fait fantasques, en en exhibant ainsi ouvertement leur signification allégorique: c'est ce qui se passe dans le curieux roman de J.-P. MAKOUTA-MBOUKOU, ...*Et l'homme triompha!*, qu'étudie Silvia RIVA, en mettant en relief "l'imaginaire apocalyptique et messianique" de l'œuvre; c'est ce qui se passe enfin dans le roman de politique-fiction de Yamba Élie OUÉDRAOGO, *On a giflé la montagne!*, qu'analyse Francesca PARABOSCHI, où sévit le 'vert', maladie mystérieuse, dont les vrais responsables sont "les riches avides et corrompus", mais qui doit être interprétée en même temps comme "une punition s'abattant sur le peuple, parce qu'il s'avère coupable d'avoir négligé la réalité politique".

Ainsi, la boucle est bouclée, car l'ancien préjugé, d'ordre mythique, selon lequel les épidémies ne seraient que le châtement infligé aux hommes à cause de leurs mauvaises conduites, se confirme encore comme un moyen très puissant que l'imaginaire n'arrête de représenter, en faisant appel aux craintes refoulées de l'inconscient collectif.

*

Avec cette livraison de *Ponti / Ponts* s'achève ma direction de la revue, qui passe dans les mains fiables de Marco MODENESI.

Je remercie tous ceux qui m'ont aidée et assistée dans cette entreprise difficile et captivante, et je remercie surtout les lecteurs qui nous ont toujours encouragés, certaine qu'ils continueront à soutenir et à apprécier la revue *Ponti / Ponts*, à laquelle je souhaite une vie très longue et prospère.

Liana NISSIM